



© C. Hélie / Gallimard

Camille Laurens

France

Biographie

Née en 1957, Camille Laurens, agrégée de lettres modernes, fait son entrée en littérature en 1991 avec *Index*, roman qui ouvre une tétralogie. Amenée à s'approcher de l'autofiction, elle entame en 1996 une forme de travail introspectif sur le sujet humain, son rapport à lui-même et ses désirs. Camille Laurens poursuit un travail littéraire qui se veut avant tout textuel, s'intéressant à « la matière vivante des textes ». En 2000, avec *Dans ces bras-là*, elle obtient le prix Femina et le prix Renaudot des lycéens. En 2006, Camille Laurens est promue officier dans l'ordre des Arts et des Lettres. Elle reçoit le Prix Bourgogne de littérature 2008. Elle participe à de nombreuses revues telles *La Licorne*, *Théodore Balmoral*, *Quai Voltaire*, *La Revue littéraire*, *La Faute à Rousseau* ou encore *Les Moments littéraires*. Elle est une des vice-présidentes de la Maison des écrivains et de la littérature et fait partie du jury du Prix Femina.

Bibliographie

ROMANS

Celle que vous croyez (Gallimard, 2016) (185 p.)
Encore et jamais, variations (Gallimard, 2013) (192 p.)
Romance nerveuse (Gallimard, 2010 ; Gallimard, coll. « Folio », 2011) (218 p.)
Tissé par mille (Gallimard, 2008) (228 p.)
Ni toi ni moi (P.O.L., 2006 ; Gallimard, coll. « Folio », 2008) (375 p.)
Cet absent-là (Léo Scheer, 2004 ; Gallimard, coll. « Folio », 2006) (103 p.)
L'Amour, roman (P.O.L., 2003 ; Gallimard, coll. « Folio », 2004) (268 p.)
Dans ces bras-là (P.O.L., 2000 ; Gallimard, coll. « Folio », 2002) (297 p.)
L'Avenir (P.O.L., 1998) (182 p.)
Philippe (P.O.L., 1995 ; Gallimard, coll. « Folio », 2008 ; Stock, 2011) (80 p.)
Les Travaux d'Hercule (P.O.L., 1994 ; Gallimard, coll. « Folio », 2000) (253 p.)
Romance (P.O.L., 1992 ; Gallimard, coll. « Folio », 2001) (251 p.)
Index (P.O.L., 1991 INDISPONIBLE ; Gallimard, coll « Folio », 2002) (312 p.)

RECUEILS, ANTHOLOGIES, ESSAIS

Les Fiancées du diable (Toucan, 2011) (175 p.)
Lettres à un adolescent (Bayard, 2009) (141 p.)
Le Grain des mots (P.O.L., 2003) (205 p.)
Quelques-uns (P.O.L., 1999 – 2003 ; Gallimard, 2012) (123 p.)

Mots-clés

- > Autofiction
- > Intime
- > Amour

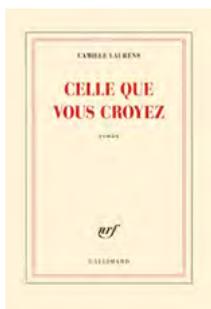
Presse sur *Celle que vous croyez*

« Dans ce roman aussi ingénieux qu'intelligent, Camille Laurens revisite, en virtuose du virtuel, la rencontre amoureuse. Jubilatoire. »
Pascale Frey, *Elle*

« À la cinquantaine, elles ne seraient plus désirables ? Camille Laurens se cabre contre cet oukase masculin dans *Celle que vous croyez*, saisissant roman gigogne. »
Raphaëlle Leyris, *Le Monde des Livres*

« Fascinée par le sentiment amoureux, Camille Laurens excelle à le disséquer à l'ère du 2.0. »
Delphine Peras, *L'Express*

Celle que vous croyez (Gallimard, 2016) (185 p.)



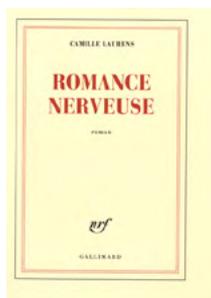
Vous vous appelez Claire, vous avez quarante-huit ans, vous êtes professeur, divorcée. Pour surveiller Jo, votre amant volage, vous créez un faux profil Facebook : vous devenez une jeune femme brune de vingt-quatre ans, célibataire, et cette photo où vous êtes si belle n'est pas la vôtre, hélas. C'est pourtant de ce double fictif que Christophe - pseudo KissChris - va tomber amoureux. En un vertigineux jeu de miroirs entre réel et virtuel, Camille Laurens raconte les dangereuses liaisons d'une femme qui ne veut pas renoncer au désir.

Encore et jamais, variations (Gallimard, 2013) (192 p.)



« Mon cœur bat, les saisons reviennent, les gens qui m'attirent se ressemblent, les scénarios se répètent, la routine s'installe. Je redis, je relis, je revois, je refais, je ressasse — allez, re ! Quelquefois aussi, je revis. Ces variations se proposent d'explorer les pouvoirs de la répétition dans nos vies. »

Romance nerveuse (Gallimard, 2010 ; Gallimard, coll. « Folio », 2011) (218 p.)



« Je ne sais pas ce qui s'est passé au juste - pourquoi ce fol attachement ? Peut-être est-ce le conflit avec son éditeur qui a tout déclenché, elle était vraiment perdue à ce moment-là. Je lui ai dit et répété que Luc n'était pas quelqu'un pour elle : qu'avait-elle à faire d'un paparazzi sans foi ni loi, avide d'aventures et d'images, elle qui vit de solitude et de littérature ? Eh bien, elle ne m'a pas écoutée, elle en a fait un livre.

C'est ce que Luc voulait : qu'on connaisse son destin, sa vie à la fois tragique et futile, qu'on le reconnaisse comme les stars qu'il traquait. Leur relation n'est pas ordinaire, elle défie les codes de l'amour, mais enfin c'est une rencontre. Ils ont des rythmes différents, des désirs antagonistes, et se cherchent souvent en vain dans un miroir sans bords. Ils se regardent, pourtant, car ils habitent le même temps, le même monde - qui sont aussi les nôtres.

Ainsi se sont déroulées de nombreuses nuits, moi sultane rivée au clou de la présence, lui conteur voué à me raconter sa jeunesse, épopée fantaisiste de délits, de rencontres et de frasques - cette nuit-là, puis d'autres, mille et une nuits à me raconter ses quatre cents coups sans répondre aux questions que je n'osais pas poser, dont le secret viendrait par bribes, d'autres journées ; mille et une nuits à me transporter dans son passé sur le tapis volant de sa voix, d'abord en guettant mes réactions, puis sans s'occuper de savoir si j'écoutais, si je dormais, si je suivais, très vite, il est arrivé à ce moment où l'on se passe d'un public, où l'aventure d'un récit nous tient tout seul en haleine, où l'auditoire est notre mémoire ».

Tissé par mille (Gallimard, 2008) (228 p.)



Mallarmé propose le titre : « Ce pli de sombre dentelle, qui retient l'infini, tissé par mille, chacun selon le fil ou prolongement ignoré son secret, assemble des entrelacs distants où dort un luxe à inventorier... » C'est cet inventaire que poursuit Camille Laurens, cherchant ce que trament les mots - les mille ans, mille gens, mille jeux, mille sons, mille sens qui s'y nouent pour composer le mystérieux textile où s'invente aussi notre vie, ce tissu de la langue ajouré de silence.

Ni toi ni moi (P.O.L., 2006 ; Gallimard, coll. « Folio », 2008) (375 p.)



Un cinéaste, ayant entendu la narratrice lire à la radio un court récit intitulé *L'homme de ma mort*, lui demande si elle accepterait de développer pour lui cette histoire, qu'il voudrait adapter à l'écran. Après des hésitations dont elle s'explique, elle entreprend de lui raconter en détail cet épisode de sa vie. La narration est constituée presque uniquement d'une suite d'e-mails adressés au cinéaste, qui vit à l'étranger. Ces messages font alterner des récits au passé, des propositions de scènes

cinématographiques dialoguées, des fragments réflexifs sur la difficulté ou l'incapacité d'aimer. Le sujet du film (et donc du roman) est en effet celui-ci : un homme, Arnaud, s'éprend passionnément d'une femme (la narratrice, baptisée Hélène), donne tous les signes d'un amour vrai, puis, presque aussitôt, se déprend d'elle et manifeste indifférence, haine ou mépris. Tous les signes s'inversent sans motif apparent.

La narratrice tente de cerner l'inconstance, la versatilité du sentiment amoureux, la douleur de ce qui ne dure pas. Elle cherche un sens à ce qui, semble-t-il, n'en a pas. Elle scrute sans relâche la frontière entre ces deux phrases : je t'aime / je ne t'aime plus, entre ces deux images : l'éclat du premier regard et le dégoût du dernier regard. Tout le roman est vrillé autour de cette question : pourquoi « ça ne marche pas ? ». Il se présente comme une sorte de polar psychique : on enquête sur la disparition de l'amour, on interroge les témoins ou les complices, on tente d'établir les responsabilités, on en cherche les causes aussi profond que possible, quitte à aller voir du côté de l'inconscient.

Cet absent-là (Léo Scheer, 2004 ; Gallimard, coll. « Folio », 2006) (103 p.)



Cet absent-là est celui qui hante l'œuvre de Camille Laurens depuis toujours sous les traits de Philippe, l'enfant dramatiquement perdu, de tout être aimé qui échappe un jour ou l'autre, voire de l'amour même... Par le biais d'une écriture directe et élégante, alliant simplicité et fluidité du style, Camille Laurens raconte l'absence qui hante la vie de chacun en narrant la sienne. Malgré ces deuils poignants, l'écriture de Camille Laurens

reste d'une sensualité lumineuse, confiante en ce labyrinthe inattendu qu'est l'existence. De nouvelles rencontres animent la vie de la narratrice. D'un amour l'autre, peu à peu, le regard s'attache à d'autres traits, désire encore, aime ce désir... et la vie continue, comme l'amour... Un roman poignant et ardent, que les photographies de Rémi Vinet ponctuent d'une esthétique sobre et généreuse.

L'Amour, roman (P.O.L., 2003 ; Gallimard, coll. « Folio », 2004) (268 p.)



D'où vient l'amour en nous ? Comment se construit cette forme particulière et unique, si différente chez chacun d'entre nous que souvent nous ne la comprenons pas chez l'autre : l'amour ? Le passé la crée peu à peu, tissage de récits déformés, de fables inventées, de mythes personnels, histoires de famille : nous héritons l'amour comme on nous lègue un meuble. Et puis les livres, ce qu'ils nous ont appris de la passion, de la souffrance et du plaisir - pages bâtissant des

sentiments, des sensations, un monde, éternel roman du cœur entre illusion et vérité, corps et âme. L'amour, c'est des mots.

Dans ces bras-là (P.O.L., 2000 ; Gallimard, coll. « Folio », 2002) (297 p.)



Une femme voit un homme dans un café. Elle le suit jusqu'à son immeuble où il disparaît. Elle apprend qu'il exerce la profession de psychanalyste. Elle prend rendez-vous pour le rencontrer. Cette femme vient de commencer un roman sur les hommes, « les hommes de sa vie ». Elle est là non pour une analyse mais pour séduire l'analyste. Car c'est aussi le contenu du livre qu'elle est en train d'écrire. C'est avec un grand talent que Camille Laurens évoque le mystérieux

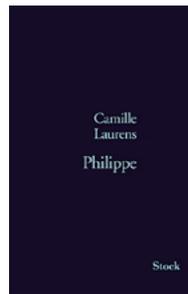
rapport entre homme et femme.

L'Avenir (P.O.L., 1998) (182 p.)



Est-ce bien raisonnable, lorsqu'on a écrit un roman autobiographique, d'assister au tournage du film qui en est tiré, et, sur le plateau, de s'intéresser à un homme simplement parce qu'il porte le prénom d'un autre ? Ne devrait-on pas plutôt oublier le passé, aller de l'avant ? Personnellement, l'avenir ne m'a jamais tellement réussi ; mais cette fois, j'ai un plan.

Philippe (P.O.L., 1995 ; Gallimard, coll. « Folio », 2008 ; Stock, 2011) (80 p.)



« On peut bien dire qu'on est malheureux, mais on ne peut pas dire le malheur.

Il n'y a pas de malheur dans le mot malheureux. Tous les mots sont secs. Il reste au bord des larmes. Le malheur est toujours un secret. »

Le 7 février 1994, Camille Laurens met au monde un fils nommé Philippe. Le lendemain, elle assiste à son enterrement. Philippe est mort deux heures après sa naissance par la négligence du médecin qui l'a accouché. Par son arrogance, surtout. C'est ce malheur et

cette inhumanité, mais aussi l'indélicatesse de certains proches, que l'auteur raconte dans ce magnifique récit. Au cours de quatre chapitres, « Souffrir », « Comprendre », « Vivre » et « Écrire », elle décrit le temps écoulé de la douleur à l'écriture, avec une ironie grave, une intense clairvoyance. Au fil des pages se compose un livre pour voir, pour comprendre, pour rendre justice, pour s'armer de mots, pour dire son amour, pour crier, pour pleurer, pour ne pas oublier Philippe.

Les Travaux d'Hercule (P.O.L., 1994 ; Gallimard, coll. « Folio », 2000) (253 p.)



La mission du « privé » ressemble à des vacances au soleil, tous frais payés, même si la mystérieuse commanditaire dissimule ses traits, même si le jeu consiste, en fait, à trouver une aiguille dans une botte de foin. Parti à la recherche d'un Jacques, il découvre qu'en fait c'est un Simon qui a disparu sans laisser d'adresse, avec femme, enfant, et même chien. Il découvre des secrets, des complicités, des silences qui en disent long. Mais si l'enquête semble avancer bon train, il s'avère aussi que

la recherche de la vérité est semblable à un chemin jalonné d'obstacles aux allures de miroirs ! À l'issue d'un parcours initiatique digne d'Hercule, notre héros trouvera la réponse tant désirée. Mais comme, dans l'intervalle, la question a changé, peut-être ne sera-t-il plus rien d'autre, alors, que le protagoniste de l'un de ces romans modernes où les demi-dieux échouent et où les amants ne sont pas dignes d'être aimés...

Romance (P.O.L., 1992 ; Gallimard, coll. « Folio », 2001) (251 p.)



Une famille française, petite bourgeoise, puis moyenne bourgeoise, du début du siècle à nos jours : une aïeule qui meurt, l'héritage, sa petite fille à marier, peu tentée par cette perspective, un cinéaste plutôt raté et son compère lointain, psychiatre timoré, prétendants plus ou moins convaincus de la jeune femme. Un chauffeur routier, un boucher maladroit, un voisin qui en a des choses à révéler ! Dijon, Chartres, Paris, Le Forez, Honoré d'Urfé. Et enfin, constamment, des chansons sentimentales pour tirer la leçon

de tout cela. De cet inventaire à la Prévert naissent une histoire et des histoires. L'histoire d'une société sur près d'un demi-siècle, mais aussi des histoires d'amour, de petites histoires de tous les jours. Camille Laurens mêle le général et le particulier, soutient plusieurs registres simultanément : de la chronique sociale au roman sentimental en passant par l'exercice Oulipien.

Index (P.O.L., 1991 INDISPONIBLE ; Gallimard, coll « Folio », 2002) (312 p.)



Vous achetez un livre au hasard d'un voyage, vous le parcourez sans méfiance quand soudain vous comprenez qu'un auteur indélicat y révèle votre secret le plus intime. Tout vous montre du doigt, c'est votre vie, vous vous y reconnaissez. Mais lui, qui est-il, qui lui a raconté ? Commence alors une enquête dont la rigoureuse progression alphabétique se heurte à la multiplicité des interprétations, où rencontres, souvenirs et affabulations déforment votre vérité. C'est à ce chassé-croisé entre lecteur et auteur que vous invite *Index*.

A travers les interrogations d'une jeune femme confrontée à sa propre histoire est posée avec insolence la question clef du roman, qui est de savoir, en tout récit, qui parle.

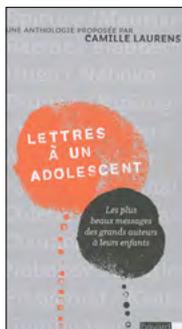
Les Fiancées du diable (Toucan, 2011) (175 p.)



Pourquoi les femmes font-elles peur aux hommes ? Loin d'incarner les seules valeurs de douceur, d'amour, d'angélisme, de générosité, la femme est d'abord, dans l'imaginaire collectif, une créature mystérieuse et inquiétante, « tout entière taboue », disait Freud. Elle perturbe, effraie, bouleverse, à la fois menaçante et désirable, agressive et rassurante. Dénoncée comme

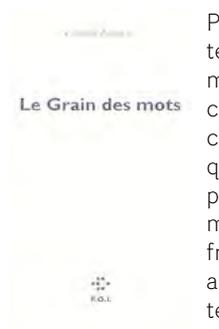
fatale, poursuivie comme sorcière, porteuse de déchéance et de mort, elle incarne aussi, par sa beauté, sa séduction et sa capacité d'enfanter, une formidable puissance symbolique, un monstre impossible à vaincre sans mourir soi-même. Mythes et religions ont transmis l'image d'un être démoniaque, d'une pécheresse animale et lubrique. Les arts, notamment la littérature et la peinture, matérialisent ces représentations souvent inconscientes, dont les formes ont évolué dans le temps sans que le noyau d'effroi en ait été vraiment dissous : peintres, plasticiens, écrivains, photographes nous donnent à voir l'irreprésentable. Partant de cette question toujours actuelle, Camille Laurens est allée à la recherche des représentations féminines à travers les œuvres d'art et ses souvenirs de lecture. L'ouvrage se propose d'enquêter parmi ces multiples images, figures réelles ou fantasmées, afin de mieux comprendre, au fil des siècles et des œuvres, les ressorts profonds d'une angoisse à la fois archaïque et universelle.

Lettres à un adolescent (Bayard, 2009) (141 p.)



Camille Laurens, avec une émouvante lettre à sa fille, ouvre cette anthologie où les plus grands écrivains dévoilent des aspects inattendus de leur personnalité. Racine, Mauriac ou Hemingway, la plupart des auteurs présents ont en commun d'avoir été parents et d'avoir eu à cœur de transmettre à leur enfant l'envie d'avancer et l'amour de la vie. Éducatives, consolantes, drôles, ces lettres transcendent le temps et disent avec une poignante simplicité, l'universalité de l'amour des parents pour leurs enfants.

Le Grain des mots (P.O.L., 2003) (205 p.)



Pendant quelques mois Camille Laurens a tenu chronique dans *L'Humanité*. Ce sont les mots, ses chers mots qui sont le sujet de ces chroniques, un peu plus d'une cinquantaine à ce jour et que ce recueil réunit. Les mots en question, Camille Laurens les prend parfois, pas très souvent, dans l'actualité qui les a mis en avant pour un moment, ou bien plus fréquemment au gré de sa fantaisie et de son actualité à elle, privée, intime. Ce que ces textes ont de particulier c'est d'abord le si bel amour de la langue qu'ils manifestent. Un amour contagieux, nourri d'une connaissance très étonnante de la langue, de ses origines, de son histoire, de ses avatars. C'est ensuite, sans doute sortie de cet amour-là, une poésie du verbe très émouvante de naître si puissante de quelque chose de très abstrait : c'est très certainement parce qu'elle sait leur rendre tout leur pouvoir d'évocation, à ces mots, toute leur chair et tout leur sens.

Quelques-uns (P.O.L, 1999 – 2003 ; Gallimard, 2012) (123 p.)



Les mots ont un grain - comme on dit le grain de la voix, le grain de la peau, bien sûr, mais aussi, au fond, comme on parle des fous, des marginaux : chacun d'entre eux est un original, une pièce unique. D'avoir été prononcés tant de fois, déformés par les lèvres ou polis par les livres, de nous avoir émus dans la beauté des œuvres ou la bouche d'autrui, ils ont acquis la densité et la profondeur merveilleuse d'une terre dont nous rêvons d'être un jour les archéologues : les mots sont faits de notre vie

qui sédimente.